

Cuba SI... Yankee No... ou Fidel Castro et le « fidelisme » à l'usage des Roumains...

Hormis quelques intellectuels de gauche ou conservateurs de bon alois, c'est-à-dire qui ont compris que l'anticommunisme d'opérette de Roumanie n'est un simple paravent pour offrir à une droite libérale et très radicale ou au laisser-aller du sommeil dogmatique typique des universitaires frileux, poltrons et lâches, mais prétendument « objectifs » quoique plutôt « abjectif », la mort de Castro a engendré une masse de commentaires d'une bêtise et d'un analphabétisme politique et historique confondants. Je sais qu'une mentalité de laquais, souvent fripons, habite de nombreux intellectuels roumains (heureusement pas tous), cependant, la mort de Castro a lancé le concours du commentaire le plus odieux où des records de stupidité ont été atteints. Même un bon ami que je trouve habituellement un subtil analyste de la société roumaine, a osé écrire que Castro était (*sic !*) « un mélange de Ceausescu et de Păunescu¹ ». Pour avoir le toupet ou, dans son cas, l'inconscience d'écrire une pareille fadaise, il faut vraiment être profondément ignorant du B.A.-BA de l'histoire de l'Amérique latine et des mouvements de libération nationale dans le continent. Si l'on veut jouer à genre de synthèse, alors Castro serait un mélange de Perón et de Ho-Chi-Minh

Faut-il en premier lieu rappeler aux Roumains que le régime communiste cubain est le produit d'une authentique révolution populaire qui a commencé dans les montagnes de la Sierra Maestra ayant été précédée par quelques tentatives sanglantes et échouées d'actions révolutionnaires. Dans les montagnes, en effet, une poignée d'hommes, essentiellement des intellectuels, à la fois courageux et déterminés ont su faire face à l'adversité d'une dictature sanglante, peu à peu mobiliser d'une part les étudiants des villes, mais surtout les *campesinos* des latifundias locales et les ouvriers agricoles de l'*United fruit company*, géant de l'agroalimentaire dans toute l'Amérique centrale et les Caraïbes, la même qui œuvrait aux Nicaragua sous Somoza, à El Salvador en finançant les tueurs locaux payés par la CIA, à Haïti en protégeant Papa Doc, au Guatemala en ayant liquidé un gouvernement national qui cherchait à renégocier les contrats d'exploitation rurale, etc. En d'autres mots, la révolution cubaine n'est pas arrivée précédée par les chars soviétiques, les chars soviétiques ont été donnés ou vendus plus tard sans les tankistes.

Par ailleurs il faut savoir que Cuba possède une ancienne tradition de révolution populaire venue de José Martí, et qui, à la fin du XIXe siècle, déboucha sur une lutte populaire qui visait à expulser les Espagnols, mais, les USA intervinrent selon la doctrine Monroe afin d'éliminer toute possibilité de gouvernement populaire. Voilà comment Wikipédia résume ce moment : « Les luttes pour l'indépendance remontent au milieu du XIXe siècle avec la guerre de dix ans qui débuta en 1868 ; les Etats-Unis intervinrent dans la guerre d'indépendance cubaine qui avait fait plus de 350.000 morts civils et militaires depuis son début en 1895 (soit 1/8 de la population) et occupèrent l'île de 1898 à 1902, puis de 1905 à 1909. Les États-Unis poursuivirent une ingérence marquée jusqu'en 1934. » Lorsque Castro et ses compagnons gagnent la guerre contre le dictateur Batista en entrant dans La Havane le premier janvier 1959, il y avait moins d'un siècle, soixante-dix ans depuis 1880 et 1889 que l'esclavage avait été aboli à

¹ Le principal poète de cours de Ceausescu...

Cuba. On le constate, la révolution, le combat contre les exploités, et le rapport conflictuel avec les États-Unis est chose ancienne et familière dans l'histoire moderne de Cuba. Il faut donc insister une fois encore sur une constatation qui découle précisément du fait que Cuba n'est pas devenu communiste comme on le verra plus avant porté par les chars d'une armée étrangère. Comme dans tous les pays du tiers-monde, que les communistes locaux soient présents (cas de la guerre d'Indochine française d'abord, américaine ensuite) ou absent (cas de Cuba ou d'El Salvador), les guerres menées contre les dictatures militaires locales en tant qu'agents compradores des États-Unis sont en premier lieu des guerres sociales de libération nationale. Partout dans le monde colonial où les guerres révolutionnaires ont été déclenchées par des militants communistes appliquant un marxisme-léninisme pur et dur au nom d'une révolution internationale prolétarienne et urbaine, elles échouèrent lamentablement dans les plus sanglants des massacres. L'exemple parfait de ces erreurs de jugement quant à l'état réel de la sociologie locale et donc de l'objectivité et de la subjectivité du socius majoritaire nous est donné par la révolution chinoise devenue le modèle des révolutions rurales du Tiers-monde après l'échec terrible de la révolte dans Shanghai dirigées par les moscovites du PCC.² Suit alors la décision des premiers maoïstes de se retirer des villes, d'entreprendre une retraite, la Longue Marche, pour ensuite commencer la mobilisation massive des campagnes dont la lutte contre l'occupant japonais donna une dynamique sans équivalent au PCC et qui lui permis de vaincre d'abord les Japonais avec l'aide des nationalistes, puis les nationalistes eux-mêmes aidés par les États-Unis. Du Mozambique aux Îles du Cap Vert, de l'Indochine à l'Algérie en passant par Cuba les révolutions ont été populaires, authentiquement populistes et n'ont réussi que parce qu'elles avaient le soutien d'une majorité du petit peuple rural. Que les exploités et les agents étatsuniens aient critiqué et fui Cuba, quoi de plus normal, cependant la révolution perdura y compris lors de moments très difficiles comme après la fin de l'URSS et la crise économique qu'elle engendra. En effet, tant que le peuple y trouva plus de bienfaits que d'inconvénients dans ses réalisations il n'y eut pas de soulèvements massifs... Tel est le fond de la révolution cubaine et personne n'a vu un gouvernement qui eût peur de ses citoyens lorsque celui-ci laissa en armes ses citoyens comme ce fut longtemps le cas à Cuba où à chaque coin de rue on rencontrait des civils armés de fusil au cas où un autre débarquement eût pu encore avoir lieu après le lamentable échec de la Baie des cochons.

Que la révolution engendra des mécontents, qu'elle commit des erreurs, parfois même de graves erreurs, qu'elle pratiqua la répression parfois d'une manière injuste non pas tant envers ses ennemis objectifs ce qui semble normal, mais envers ses amis critiques, c'est l'évidence même ; mais l'évidence est là même de tout pouvoir, voudrait-il être le meilleur du monde, dès lors qu'il est confronté à un environnement terriblement hostile, que dis-je, à un environnement de guerre permanente. Car ce sont des hommes qui font la politique, qui la dirige, la déploient, et non seulement *errare humanum est*, mais avant de jeter la pierre il faut regarder le contexte dans lequel le pays évolue et cherche à instaurer ce qui est, au bout du compte, un monde un peu meilleur pour les plus défavorisés. Or après le premier janvier

² Ce moment tragique de la révolution chinoise est remarquablement décrit dans le roman d'André Malraux, *Les Conquérants*, par en 1928.

1959 le contexte de Cuba est devenu très vite extrêmement implacable avec un embargo qui dure depuis cinquante-cinq ans et qui présentement commence à peine à se lever, à moins que Trump n'arrête le processus de libération amorcé par Obama. La politique n'est jamais douce, la real politique n'est pas du *wishful thinking* sauf peut-être dans les rêves des politologues d'ONG, la politique étant en son essence la dynamique résultante de rapports de forces, aussi se tient-elle dans un état de guerres ouvertes ou cachées permanentes : en politique on est amis ou ennemi, il n'y a pas vraiment d'entre-deux malgré des moments d'accalmie, et ce d'autant plus lorsque l'on sait que le chef de l'État cubain Castro a été l'objet de plus de six cents tentatives d'assassinat par la CIA d'une part, et que des taupes étaient plantées dans les hautes sphères de l'État (sa sœur) de l'autre. Bref, une partie de la rigueur de la répression à Cuba fut le fruit de l'embargo et des tentatives de renversements menées par la politique impériale étasunienne. Comme l'avait dit Castro dans un grand et long discours (dont lui seul avait le secret) « tout peut-être dit dans le cadre de la Révolution, rien en dehors » ; cela me fit penser lorsqu'il la prononça cette phrase à János Kádár scellant la réconciliation nationale de 1959 : « Tous ceux qui ne sont pas contre nous sont avec nous ». Et de toutes les manières ce n'était pas les États-Unis proches avec leur base-prison et de torture de Guantanamo qui peuvent leur donner des leçons de gestion humanitaire de l'opposition, quand on apprend que des gens y ont été détenus une dizaine d'années et relâchés sans aucune accusation !

A Cuba, que cela plaise ou non, cinquante-sept ans de régime castriste n'ont pas un bilan globalement, et de très loin négatif, sauf pour les anti-communistes bornés. Trois aspects de la vie sociale caractérisent les réussites du régime. D'abord la santé publique où une petite île caraïbe pauvre et victime d'un embargo plus que sévère, a su mettre en place l'un des meilleurs systèmes du monde, à coup le meilleur du tiers-monde et, qui plus est, a été capable d'exporter des médecins pour les cliniques et les dispensaires populaires de pays comme le l'Irak d'Hussein, le Venezuela ou la Bolivie. Mieux, Cuba a développé deux vaccins, l'un contre la méningite, l'autre contre le cancer qui ne peuvent être exportés en raison de l'embargo. Même un journal, on ne peut plus installé dans le *main Stream*, comme le *Huffington Post* le reconnaît.³

Ensuite l'éducation. Tous ceux qui ont fréquenté l'île, qui y ont rencontré des gens, des parents, des élèves, des étudiants, et ceux qui ont lu le rapport des Nations Unis y ont appris que ce qui caractérise l'enseignement cubain c'est bien la haute qualité de ses prestations depuis le *kinder garten* jusqu'à l'université, enseignement qui vise à la promotion des ceux qui, avant 1959, n'auraient jamais pu imaginer une telle promotion sociale et culturelle, les descendants noirs et métis d'esclaves laissés jusqu'en 1960 dans un état de quasi analphabétisme. Certes les universités cubaines ne sont pas au niveau des universités du top 100 du monde, mais enfin elles valent bien celles d'Europe de l'Est. Enfin les académies des beaux-arts ont contribué très largement à répandre la culture des arts visuels (peinture, sculpture, dessin, gravure), le cinématographe, la culture musicale et le ballet de très haut niveau dans les milieux populaires, et *last but not least*, il convient d'ajouter à cela la très grande originalité de la musique populaire cubaine qui est, avec le tango argentin, une musique urbaine ayant syncrétisé diverses

³ http://www.huffingtonpost.com/salim-lamrani/cubas-health-care-system-_b_5649968.html

musiques venues d'Espagne, de France, des divers peuples d'Afrique de l'Ouest ayant fourni la masse des esclaves, et même d'Asie, musique qui après des succès mondiaux comme le Cha-cha-cha, le Mambo, le Boléro, le Jazz afro-américain, avait obtenu en 1998 une reconnaissance mondiale avec le film et la bande son de *Buena Vista Social Club* ; quant à la Salsa née dans le ghetto espagnol de New York a obtenu elle aussi une consécration mondiale grâce aux musiciens cubains.

Pour réussir ce programme de développement dans un environnement local et mondial (doctrine Monroe et guerre froide) très hostile il faut une politique dure à l'encontre des complotistes potentiels. La leçon du Guatemala avec, entre autre, le renversement en 1954 par la CIA d'Allen Dulles sous la couverture d'Eisenhower du réformateur agraire Jacobo Arbenz Guzmán, puis celle du Chili n'avait pas été interprétée comme une situation pouvant alléger le contrôle du parti communiste cubain et de sa police sur les dissidents, en particuliers sur des intellectuels qui dissertaient sans se confronter aux contraintes souvent fatales de la géopolitique, de la géo-économie et du développement technique. En effet, l'erreur fatale d'Allende avait été de croire qu'un gouvernement de coalition de gauche pratiquant une démocratie représentative classique pouvait engager des réformes radicales du système économique et social sans l'imposer par la violence aux classes dirigeantes, sans épurer les forces armées et la police. Aussi, sans dictature minimale les gouvernements aux visées révolutionnaires n'ont-ils aucun avenir en Amérique latine comme on le constate encore aujourd'hui au Venezuela et au Brésil où la présidente légalement élue a été débarquée par un véritable coup de force constitutionnel manœuvré par les services étasuniens qui ne lui ont jamais pardonné d'avoir fait entrer le Brésil dans les BRICS.

Dans tous les commentaires que j'ai lus il y a un aspect de la politique cubaine mise en place par Castro et son équipe de guérilléros, et ce dès le début, qui est sans cesse omis, il s'agit de la politique religieuse. Tous les critiques du castrisme ou comme disent les cubains du « fidelismo » mettent en avant la répression qui toucha longtemps l'Eglise catholique cubaine où la théologie de la libération n'avait pas sa place. En effet, ce que nombre de commentateurs ou de critiques ne savent pas ou feignent d'ignorer, c'est que la majorité des Cubains dont les noirs et les métis (les plus nombreux dans le pays) et certains petits blancs ne sont pas catholiques, mais adepte de la *Santería*, un culte syncrétique autour d'un dieu fondateur et de ses messagers et des esprits qu'ils animent ayant pour base la religion des Yorubas (une population de l'Est du Nigéria à la frontière du Bénin et du Togo) et qui ressemble par bien des aspects au *Candomblé* du Brésil⁴ et au *Vaudou haïtien*⁵ (venu de la religion des Fons du Bénin et du Togo). Les esclaves et leurs descendants ayant souvent fait comprendre à l'Eglise catholique qu'ils croyaient dans les saints chrétiens, alors qu'ils les avaient intégrés dans leur système de croyance ; ainsi, une sorte de compromis de défiance réciproque s'installa au tournant des années 1950. De fait l'état actuel des croyances à la Havane et à Cuba peut se résumer ainsi : « Malgré plus de quatre décennies de régime castriste, et un accès aux soins et à l'instruction gratuit pour tous, la majorité des habitants de la Havane pratiquent de plus en plus, et de façon simultanée et complémentaire, divers cultes tels que la *Santería*, le

⁴ Roger Bastide, *Le candomblé de Bahia*, Paris, Plon, Paris, 1999.

⁵ Alfred Métraux, *Le vaudou haïtien*, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », Gallimard, Paris, 1959, avec une préface de Michel Leiris.

Palo-monte, le spiritisme, et un catholicisme très pragmatique, qu'ils désignent couramment par le terme générique de 'religion'. »⁶ Or ce mélange de religions pratiquées parfois par les mêmes personnes était et demeure le fait du peuple, en majorité des noirs et des métis de tous grades qui sont l'écrasante majorité du peuple cubain... Le régime castriste a donc protégé, voire parfois renforcé les adeptes de la *Santería* des attaques de l'Eglise catholique dont les princes, évêques et archevêques, et souvent les prêtres sont blancs, les vrais descendants des colons espagnols puisque pendant longtemps l'Eglise de l'Espagne coloniale puis celle des ex-colonies ont refusé la prêtrise aux esclaves, aux métis, sans parler des Indiens, totalement exterminés dans les îles caraïbes.

Lorsque les troupes des jeunes intellectuels révolutionnaires sont entrés dans La Havane le premier janvier 1959, ils étaient accompagnés d'une masse de guérilleros qui venaient de la campagne, des campesinos des montagnes, des ouvriers agricoles des grandes plantations de *l'United Fruit*, de toute ou partie de petits employés de province, bref en dehors d'une microscopique élite d'intellectuels, des gens de peu. Arrivés à La Havane, se joint à eux une masse de marginaux produit par l'exploitation coloniale du pays, y compris des prostituées, une population importante tant les casino-bordels y étaient nombreux, et dont la Mafia y avait fait en une vingtaine d'années le lupanar étasunien. Même Kennedy avant d'être élu Président s'y rendait, invité par la Mafia pour laquelle son père avait travaillé dans les années 1920, pour y passer des week-end érotiques. En prenant le parti des pauvres, Castro et les révolutionnaires cubains ont voulu établir, outre l'équité sociale, la dignité humaine d'un peuple. En nationalisant les énormes plantations de cannes à sucre et de tabac le régime, attentant à la propriété coloniale des firmes américaines et des latifondiaires locaux a voulu que l'essentiel du travail profite à ceux qui le font. Voilà qui était déjà attentatoire au sacro-saint droit de propriété du plus fort et qui a motivé la volonté des États-Unis d'en finir avec les *barbudos* devenus des gens gênants et non des alibis de la démocratie. Confrontés à ce qui mettait la nation en péril, Castro et ses compagnons ont été mis devant un dilemme, capituler pour calmer l'ancien maître et obtenir quelques miettes de concessions ou proclamer « la Patrie étant en danger », se battre avec les moyens disponibles dans le cadre de la réalité géopolitique du moment, c'est-à-dire demander de l'aide à l'URSS qui y vit, bien évidemment, son propre bénéfice comme un moyen très efficace de contrer près de ses frontières l'expansion impériale étasunienne. C'est après ce choix géopolitique et géoéconomique que le mouvement castriste se fonda, en même temps les socialistes, dans un nouveau parti communiste cubain, le premier très stalinien avait refusé l'alliance avec les guérilleros sous prétexte que les conditions objectives n'étaient pas réunies ! Ceux qui aujourd'hui accusent avec une violence brutale et grossière le régime cubain⁷ d'une dérive totalitaire devraient revoir un peu la

⁶ cf. Kali Argyriadis, « La Religion à La Havane », Editions des archives contemporaines, thèse de doctorat, EHESS, 1997.

⁷ Il suffit en Roumanie de lire sur Facebook ou d'écouter les nouvelles télévisées pour se rendre compte du degré de haine qui anime des gens qui, pour la plupart ne savent rien de l'histoire d'Amérique latine et des Caraïbes. Débats et discours qui font froid dans le dos au cas où un véritable gouvernement un peu plus à droite viendrait à prendre le pouvoir.

chronologie historique non seulement celle de l'histoire récente cubaine, mais celle de tout le continent caraïbe et sud-américain ?

Il n'est pas question pour moi de nier certaines dérives autoritaires, voire paranoïdes du régime cubain, mais à l'heure de la mort de l'un des plus importants dirigeants du tiers-monde au XXe siècle, un homme dont le poids dans la politique mondiale est égal à celui de Nehru ou de Ho-Chi-Minh, d'un dirigeant non seulement objectivement courageux, mais ayant déployé avec force et talent le sens des réalités sociales de son pays, tout en possédant une très haute idée de ce que représente la dignité nationale, je ne pouvais faire qu'un bilan rapide. Voilà un dirigeant qui, confronté à l'une des plus graves crises politiques et économiques pouvant toucher un petit pays, le fin des accords économiques préférentiels avec l'URSS scellés par Gorbatchev, a su, peu à peu et toujours sous-embargo, trouver les mots pour mobiliser le peuple, le faire renaître économiquement,⁸ être l'hôte de trois Papes et enfin du président des États-Unis Obama pour tenter de mettre fin au plus long des embargos économiques de l'histoire moderne. Nul ne connaît le visage du futur que se donnera Cuba dès lors que s'installe une économie de marché dont on sait qu'elle intensifie les différences socio-économique, mais une chose est sûre, c'est que la nouvelle génération de dirigeants qui sont déjà les adjoints de Raúl Castro (qui a 85 ans) devra compter avec le peuple qui, dans l'arc-en-ciel de ses couleurs de peau⁹, ne voudra plus jamais que la grande île redevienne la dépendance de l'*United Fruit* et de la Mafia étasunienne.

Claude Karnoouh

Bucarest le 27 novembre 2016

⁸ Lorraine Karnoouh, [À propos de la permanence et du changement dans la Cuba contemporaine : un essai sur la « Période spéciale »](#), in [Outre-Terre](#) 2007/1 (n° 18).

⁹ Cuba castriste est devenu à coup sûr l'un des pays les moins racistes du monde.

Cuba Si... Yankee No... sau Fidel Castro și „fidelismul” pentru uzul românilor...

Cu excepția câtorva intelectuali de stânga sau conservatori de bună extracție, care au înțeles că anticomunismul de operetă din România nu e decât un simplu paravan care îi oferă unei drepte liberale și extremist-radicală, precum și celor care nu le pasă, un somn dogmatic atât de caracteristic universitarilor rigizi, fricoși și lași, dar pretins „obiectivi”, ca să nu zicem mai degrabă „abjectivi”, moartea lui Castro a dat naștere unei cantități mari de comentarii de o prostie și un analfabetism politic și istoric stupefiante. Desigur, știu că o anumită mentalitate de lacheu șmecher îi caracterizează pe mulți intelectuali români (din fericire, nu pe toți), dar totuși moartea lui Castro a lansat un adevărat concurs de comentarii unul mai odios decât altul, în cadrul căruia s-au înregistrat veritabile recorduri de prostie. Chiar și unul dintre prietenii mei buni, pe care îl consider, de obicei, un analist subtil al societății românești, a îndrăznit să scrie că Fidel Castro a fost (sic!) „Un amestec între Ceaușescu și Păunescu [1].” Pentru a avea tupeul sau, în cazul său, inconștiența de a scrie o asemenea aiureală, e într-adevăr nevoie să fii un ignorant absolut al abeceului istoriei Americii Latine și al mișcărilor de eliberare națională de pe continentul latino-american. Dacă vrem să ne jucăm de-a sintezele, atunci Castro ar fi mai degrabă un amestec de Peron și de Ho Și Minh.

În primul rând trebuie să le reamintim românilor că regimul comunist cubanez a fost produsul unei revoluții populare autentice care a început în munții din Sierra Maestra, fiind precedată de alte câteva tentative revoluționare sângeroase și eșuate. În munții aceia, de fapt, o mână de oameni, în cea mai mare parte a lor intelectuali, curajoși și, în egală măsură, hotărâți, au știut cum să reziste în fața unei dictaturi sângeroase, mobilizând încetul cu încetul, pe de o parte, studenții din orașe, și pe de altă parte mulțimea importantă a țăranilor (*campesinos*) de pe moșiile locale și pe muncitorii agricoli ai *United Fruit Company*, gigantul agroalimentar care domina toată America Centrală și zona Caraibelor, nimeni altul decât același gigantul agroalimentar care stăpânea Nicaragua lui Somoza, care finanța în El Salvador ucigașii plătiți aflați în slujba CIA, care îl proteja pe Papa Doc în Haiti, care a răsturnat în Guatemala un guvern național ce urmărea renegocierea contractelor de exploatare rurală etc. etc. etc. Cu alte cuvinte, revoluția cubaneză nu a venit precedată de tancurile sovietice. Acestea au venit, sau au fost cumpărate, mai târziu, dar fără tanchiști.

De altfel e bine de știut despre Cuba că e deținătoarea unei vechi tradiții revoluționare, moștenită de la Jose Marti, tradiție care, la sfârșitul sec. XIX, a explodat sub forma unei lupte populare ce urmărea expulzarea spaniolilor, ajungându-se la intervenția SUA care urmăreau să elimine, în conformitate cu doctrina Monroe, orice posibilitate a unei guvernări populare. Iată cum rezumă Wikipedia franceză acest moment: „Luptele pentru independența Cubei datează de la jumătatea secolului XIX, odată cu războiul de 10 ani care a debutat în 1868; Statele Unite au intervenit în războiul de independență, care făcuse peste 200.000 de morți civili și militari de la debutul din 1895 (adică 1/8 din populație), și ocupară insula între 1898-1902, apoi între 1905-1909. Statele Unite au continuat să se amestece în afacerile interne ale Cubei până în 1937.” Atunci când Castro și tovarășii săi au câștigat războiul împotriva dictatorului Batista intrând în Havana pe 1 ianuarie 1959, trecuse mai puțin de un secol, adică doar 70 de ani de la deceniul

1880-1889, când sclavia fusese abolită în Cuba. Constatăm astfel că revoluția, lupta împotriva exploataților și raporturile conflictuale cu Statele Unite sunt chestiuni vechi și familiare în istoria modernă a Cubei. Trebuie să insistăm astfel, încă o dată, asupra unei constatări care rezultă chiar din faptul că Cuba nu a devenit comunistă cu ajutorul unor tancuri străine. Ca în toate țările din lumea a treia, acolo unde comuniștii locali au fost prezenți (de pildă în Indochina franceză, apoi americană) sau poate nu (Cuba, El Salvador) războaiele duse împotriva dictaturilor militare locale care acționau doar ca niște agenți *compradores* ai Statelor Unite sunt în primul rând războaie de eliberare națională. Peste tot în lumea colonială unde războaiele revoluționare au fost declanșate de militanții comuniști care aplicau un marxism-leninism pur și dur în numele unei revoluții proletare și urbane, acestea au eșuat lamentabil, terminându-se cu masacre sângeroase. Exemplul perfect al acestor erori de judecată privitoare la starea reală a sociologiei locale și, pe cale de consecință, a obiectivității și subiectivității socius-ului majoritar, ne este furnizat de revoluția chineză, devenită modelul revoluțiilor rurale din lumea a treia după eșecul teribil al revoltei din Shanghai condusă de moscoviții din PCC [2]. A urmat atunci decizia primilor maoiști de a se retrage din orașe, de a întreprinde retragerea cunoscută sub denumirea de Marșul cel Lung, pentru a începe mai apoi mobilizarea masivă în mediul rural, a cărui luptă împotriva ocupantului japonez a dat o dinamică nouă și neegalată PCC-ului, ceea ce i-a permis să-i învingă mai întâi pe japonezi, cu ajutorul naționaliștilor, apoi pe naționaliștii înșiși ajutați de SUA. Din Mozambic până în insulele Capului Verde, din Indochina până în Algeria, trecând prin Cuba, revoluțiile au fost populare, într-un mod autentic „populiste”, și au reușit numai fiindcă se bucurau de sprijinul majorității populației din mediul rural. Că exploatații și agenții americani au criticat revoluția și au fugit din Cuba, a fost un lucru normal, și totuși revoluția cubaneză a rezistat inclusiv în momentele foarte dificile de după căderea URSS și criza economică rezultată. De fapt, atâta timp cât populația a găsit mai multe beneficii decât inconveniente în realizările ei, nu au existat revolte masive... Acesta e fondul revoluției cubaneze și nimeni nu a văzut ca guvernului să-i fie teamă de cetățenii săi atunci când aceștia aveau arme asupra lor, așa cum a fost cazul multă vreme în Cuba, unde puteai vedea civili înarmați cu pușca la orice colț de stradă, în eventualitatea în care vreo altă debarcare ostilă ar fi avut loc, după aceea eșuată lamentabil în Golful Porcilor.

Că revoluția a produs nemulțumiți, că a comis erori, câteodată unele grave, că a practicat câteodată reprimarea de o manieră injustă, nu atât împotriva dușmanilor obiectivi, ceea ce ar putea părea normal, ci împotriva prietenilor mai critici, e de domeniul evidenței; dar vorbim de o evidență care e aceeași pentru orice putere, oricât ar vrea ea să fie de „cea mai bună putere de pe lume”, atunci când se confruntă cu un mediu extrem de ostil, de fapt, cu un război permanent. Căci oamenii sunt cei care fac politica, o dirijează, o desfășoară, și nu doar că *errare humanum est*, dar înainte de a da cu piatra trebuie să ne uităm la contextul în care țara a evoluat și a încercat să instaureze ceea ce, la urma urmelor, este o lume un pic mai bună pentru defavorizați. Or, după 1 ianuarie 1959 contextul în care a evoluat Cuba a devenit foarte rapid unul extrem de nefavorabil, cu un embargo care durează de 55 de ani și care abia recent a început să fie slăbit, cel puțin dacă Trump nu va decide să oprească procesul de liberalizare început de Obama. Politica nu e niciodată un lucru plăcut, real politik nu înseamnă *wishful thinking*, cu excepția viselor politologilor de prin ONG-uri, politica fiind în partea ei esențială dinamică rezultată din raporturile de

forță, ceea ce o face să rămână permanent într-o stare de război la vedere sau ascuns: în politică toți sunt prieteni sau dușmani, în ciuda momentelor de acalmie nu există cu adevărat stări intermediare, și e cu atât mai evident acest lucru când știm că șeful statului cubanez, Fidel Castro, a făcut obiectul a peste 600 de tentative de asasinat din partea CIA, dar și că în sferile cele mai înalte ale statului erau implantați spioni (unul dintre ei fiind chiar sora sa). Pe scurt, o parte a rigorii represiunii cubaneze a fost consecința embargoului și a tentativelor permanente de răsturnare a regimului vehiculate de politica imperială americană. Așa cum a zis-o Castro într-unul din discursurile sale lungi și de referință (al căror secret îl deținea numai el) „totul poate fi spus în cadrul Revoluției, nimic în afara ei”; ceea ce mi-a adus aminte de spusurile lui Janos Kadar, atunci când acesta a parafat reconcilierea națională din 1959: „cine nu e împotriva noastră, e cu noi”. Și, oricum, nu vecinii americani cu baza-închisoare și centru de tortură de la Guantanamo le pot da cubanezilor lecții de gestiune umană a opozanților, atâta vreme cât aflăm de oameni care au fost deținuți acolo ani în șir și eliberați fără să fie acuzați vreodată de ceva!

Ne place, nu ne place, cincizeci și șapte de ani de regim castrist nu au, per ansamblu, un bilanț general foarte negativ decât pentru anticomuniștii închiși. Trei aspecte ale vieții sociale caracterizează regimul. Mai întâi sănătatea publică, prin care o insulă mică din Caraibe, săracă și victimă a unui embargou extrem de sever, a putut să dea naștere unuia dintre cele mai bune sisteme medicale din lume, cu siguranță cel mai bun din lumea a treia, un sistem care, lucrul cel mai important, a fost capabil să exporte medicamente pentru clinicile și dispensarele populare din țări precum Irakul lui Saddam Hussein, Venezuela sau Bolivia. Mai mult, Cuba a dezvoltat două vaccinuri, unul contra meningitei, celălalt contra cancerului, dar care nu pot fi exportate din cauza embargoului. Chiar și un jurnal precum Huffington Post, aflat cu arme și bagaje în tabăra *main stream*, o recunoaște. [3]

Apoi, educația. Toți cei care au mers pe insulă, care s-au întâlnit acolo cu oamenii, cu părinți, elevi, studenți, și cei care au citit rapoartele ONU au aflat că principala caracteristică a învățământului cubanez e înalta calitate a prestațiilor sale începând cu grădinița și terminând cu nivelul universitar, învățământ care vizează promovarea celor care, înainte de 1959, nu și-ar fi putut imagina niciodată o asemenea promovare socială și culturală, descendenții negri și meșiși ai sclavilor fiind ținuți până în 1960 într-o stare de cvasi-analfabetism. Sigur, universitățile cubaneze nu sunt în top 100 mondial, dar nici nu sunt mai slabe decât universitățile din Europa de Est. Academii de arte frumoase au contribuit masiv la răspândirea culturii artelor vizuale (pictură, sculptură, desen, gravură), a cinematografului, a culturii muzicale și a baletului de un foarte înalt nivel în mediile populare, și *last but not least* merită adăugată aici originalitatea excepțională a muzicii populare cubaneze care e, împreună cu tangoul argentinian, o muzică urbană ce a sintetizat diversele curente muzicale venite din Spania, din Franța, de la diversele popoare din Africa de Vest furnizoare de sclavi, și chiar din Asia, o muzică ce a obținut recunoașterea mondială în 1998 odată cu filmul și coloana sonoră de la *Buena Vista Social Club*, și asta după ce înregistrase și în anii precedenți succese deosebite cu Cha-cha-cha, Mambo, Bolero și jazz-ul afro-american. Cât despre salsa născută în ghetoul spaniol din New York, și ea a obținut o recunoaștere mondială cu ajutorul muzicienilor cubanezi.

Pentru a reuși acest program de dezvoltare într-un context local și mondial (doctrina Monroe și războiul rece) foarte ostil a fost nevoie de o politică dură față de potențialii complotiști. Lecțiile furnizate de Guatemala, unde în 1954 președintele Jacobo Arbenz Guzman, un reformator agrar, a fost îndepărtat de la putere de CIA-ul lui Allen Dulles, cu acceptul președintelui Eisenhower, sau lecția statului Chile, nu au putut fi interpretate în favoarea unei slăbiri a controlului partidului comunist cubanez și a poliției sale asupra dizidenților, în particular asupra intelectualilor care teoretizau fără a se confrunța cu constrângerile adeseori fatale ale geopoliticii, geo-economiei și dezvoltării tehnice. În fapt, eroarea fatală a lui Allende a fost să creadă că un guvern de coaliție de stânga, practicând o democrație reprezentativă clasică, putea demara reforme radicale ale sistemului economic și social fără să le impună prin violență claselor dominante și fără să epureze forțele armate și poliția. De asemenea, fără o minimă dictatură guvernele cu obiective revoluționare nu au nici un viitor în America latină, așa cum s-a putut constata în zilele noastre în Venezuela sau în Brazilia, unde președinta aleasă legal a fost debarcată printr-o veritabilă lovitură de forță constituțională manevrată de serviciile secrete americane care nu i-au iertat niciodată faptul că a făcut din Brazilia o țară membră BRICS.

În toate comentariile pe care le-am citit se omite fără excepție un aspect al politicii cubaneze pe care Castro și echipa lui de gherilă l-au pus în practică de la bun început, și anume politica religioasă. Toți criticii castrismului sau, după cum zic cubanezii, ai „fidelismului”, pun în prim-plan represiunea care a privit Biserica Catolică cubaneză, în care teologia eliberării nu își găsea locul. Într-adevăr, ceea ce mulți comentatori sau critici nu știu, sau preferă să ignore, e că majoritatea cubanezilor, mai ales negrii și meșișii (cei mai mulți dintre ei) și o anumită parte a albilor săraci nu sunt catolici ci adepți ai *Santeria*, un cult de sincretism religios construit în jurul unui dumnezeu fondator și al vestitorilor săi, și al spiritelor animate de ei, totul bazându-se pe religia populației Yoruba (din estul Nigeriei, la granița cu Benin și Togo) și care se aseamănă în multe aspecte cu religiile *Candomble* din Brazilia[4] și *Voodoo* din Haiti [5] (care provine din religia populației Fon din Benin și Togo). Sclavii și descendenții lor au dat deseori de înțeles Bisericii Catolice că și ei credeau în sfinții creștini, de vreme ce-i integraseră în sistemul lor de credințe; de aceea, un soi de compromis al neîncrederii reciproce s-a instalat începând cu anii '50. În fapt starea actuală a credințelor de la Havana se poate rezuma astfel: „În ciuda a patru decenii de regim castrist, și a accesului gratuit și universal la servicii de sănătate și educație, majoritatea locuitorilor din Havana practică din ce în ce mai mult, și de o manieră simultană și complementară, diverse culte precum *Santeria*, *Palo-monte*, spiritismul, și un catolicism foarte pragmatic pe care îl desemnează în mod curent cu termenul general de ‘religie’.” [6] Or, acest amestec de religii practicate câteodată de aceiași oameni era și rămâne la latitudinea populației, în majoritate negri și meșiși de toate nuanțele care reprezintă majoritatea cubanezilor... Regimul castrist, așadar, a protejat, chiar i-a încurajat pe adepții *Santeria* în fața atacurilor Bisericii Catolice ai cărei episcopi și arhiepiscopi, și de cele mai multe ori și preoți, sunt albi, fiind adevărații urmași ai coloniștilor spanioli, deoarece multă vreme Biserica Spaniei coloniale și apoi bisericile ex-coloniilor le-au refuzat accesul la preoție sclavilor și meșișilor, nemaivorbind de indieni, complet exterminați în insulele din Caraibe.

Atunci când trupele tinerilor intelectuali revoluționari au intrat în Havana pe 1 ianuarie 1959, ele erau însoțite de o masă de războinici provenind din mediul rural, *campesinos* din munți, agricultori de pe marile plantații deținute de *United Fruit*, de o parte însemnată a lucrătorilor mărunți din provincie, pe scurt, în afara unei microscopice elite intelectuale, de o mulțime de oameni de condiție modestă. Ajunși la Havana li s-a alăturat o masă de marginală produsă de exploatarea colonială a țării, inclusiv prostituate, care erau o populație importantă, pe măsură importanței de care se bucurau cazinourile-bordel pe care Mafia le transformase de-a lungul a vreo 20 de ani în lupanarul Americii. Chiar și Kennedy, înainte să fie ales președinte, mai făcea vizite pe acolo, ca să petreacă weekenduri erotice, la invitația Mafiei pentru care tatăl său lucrase în anii '20. Luând partea săracilor, Castro și revoluționarii cubanezi au vrut să restabilească, dincolo de echitatea socială, demnitatea umană a unui întreg popor. Naționalizând enormele plantații de trestie de zahăr și de tutun, regimul, atentând astfel la proprietatea colonială a firmelor americane și a latifundiarilor locali, a vrut ca de roadele muncii să profite cu adevărat cei care prestează munca. Acest lucru era deja un atentat la sacrosanctul drept la proprietate al celui mai tare, ceea ce i-a motivat pe americani să încerce să termine definitiv cu acești *barbudos*, deveniți dintr-odată niște indivizi incomozi, nicidecum niște pionieri docili. Confrunțați cu ceea ce pune în pericol națiunea, Castro și tovarășii săi s-au trezit în fața unei dileme: să capituleze pentru a-și calma fostul stăpân, urmând să primească niște firimituri de concesiune, sau să strige sus și tare că „Patria e în pericol”, urmând să se lupte cu mijloacele disponibile în cadrul realității geopolitice a momentului, adică să ceară ajutor URSS-ului, care a văzut în treaba asta, evident, propriul său interes: contracararea expansiunii imperialiste americane chiar în apropierea frontierelor sale. Abia după această alegere geopolitică și geoeconomică s-a făurit mișcarea castristă, simultan cu cea a socialiștilor, cu care a format un nou partid comunist cubanez, deoarece vechiul partid, foarte stalinist, refuzase alianța cu insurgenții pretextând că nu erau îndeplinite condițiile obiective! Cei care acuză azi cu o violență brutală și grosolană regimul cubanez [7] de derivă totalitară ar trebui așadar să revadă un pic cronologia istorică, și nu doar din istoria recentă a Cubei, ci a întregului continent sud-american și a insulelor Caraibe.

Nu se pune problema să neg anumite derive autoritare, chiar paranoice, ale regimului cubanez, dar la momentul morții unuia dintre cei mai importanți lideri tiermondiști din secolul XX, un om a cărui importanță în politica mondială e similară cu cea a lui Nehru sau Ho Și Min, un conducător nu doar în mod obiectiv curajos, dar care chiar a dat sens cu forță și talent realităților sociale din țara sa, păstrând în același timp o foarte înaltă idee despre ceea ce înseamnă demnitatea națională, la acest moment, așadar, nu puteam face decât un bilanț rapid. Iată un conducător care, confruntat cu una dintre cele mai grave crize politice și economice care puteau să se abată asupra unei țări mici, dispariția acordurilor economice preferențiale cu URSS-ul lui Gorbaciov, a știut, încetul cu încetul, și aflându-se în continuare sub embargou, să găsească mesajele necesare pentru a-și mobiliza poporul, pentru a-l face să renască economic, [8] ajungând să fie gazdă pentru trei Papi și chiar și pentru președintele SUA, Obama, aflat la Havana în încercarea de a încheia cel mai lung embargou economic din istoria modernă. Nimeni nu poate ști chipul Cubei din viitor, după ce în țară se va implementa economia de piață, despre care știm că intensifică diferențele socio-economice, dar un lucru e sigur, și anume că noua generație de lideri, care sunt deja adjuncții lui Raul Castro (acesta având deja 85 de ani), vor trebui să țină cont de poporul

cubanez care, de la înălțimea curcubeului culorilor sale de piele [9], nu va dori niciodată să redevină o dependință a *United Fruit* și a Mafiei americane.

Note

[1] Principalul poet de curte al lui Ceaușescu.

[2] Acest moment tragic al revoluției chineze e descris remarcabil de André Malraux în romanul său *Les Conquérants* din 1928.

[3] vezi http://www.huffingtonpost.com/salim-lamrani/cubas-health-care-system-_b_5649968.html

[4] Roger Bastide, *Le candomblé de Bahia*, Paris, Plon, Paris, 1999.

[5] Alfred Métraux, *Le vaudou haïtien*, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », Gallimard, Paris, 1959, prefață de Michel Leiris.

[6] cf. Kali Argyriadis, *La Religion à La Havane*, Editions des archives contemporaines, teză de doctorat, EHESS, 1997.

[7] În România e suficient să citești pe Facebook sau să asculți știrile televizate ca să-ți dai seama de proporția de ură care îi însuflețește pe unii oameni care, de cele mai multe ori, nu știu nimic despre istoria Americii Latine și a zonei Caraibelor. Dezbateri și discursuri care te fac să te treacă fiori reci la gândul că un guvern mai de dreapta ar putea lua puterea într-o bună zi.

[8] Lorraine Karnoouh, [À propos de la permanence et du changement dans la Cuba contemporaine : un essai sur la « Période spéciale »](#), in [Outre-Terre](#) 2007/1 (n° 18).

[9] Cuba lui Castro a devenit cu siguranță una dintre cele mai puțin rasiste țări din lume.